

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

N. AUBIN, *Editeur,*
W. H. ROWEN, *Imprimeur.*

PROPRIETAIRES.

No. 2, Rue Grant, St. Roch.
No. 7, Rue des Prairies, St. Roch.

CONDITIONS.

Ce Journal se publie chaque LUNDI au No. 2, Rue Grant, St. Roch, près de la Rue St. Valier. Le prix en est de quatre sous par exemplaire. — On peut avoir le Journal à domicile moyennant un abonnement de quinze sous par mois payable d'avance. Pour le recevoir à la campagne il faut payer au moins quatre mois d'avance.

Les ANNONCES seront insérées au prix des autres Journaux. Toutes communications seront reçues, *franchés de port* au Bureau ou chez les Agents en Ville.



DEPOTS.

On trouve le *Fantasque* au Bureau du Journal, chez M. E. JINGRAS, marchand de la Haute Ville, et chez M. ANT. MATTE, Basse-Ville.

AGENTS.

Montreal, — chez M. J. DAVU-LEURY, Rue Notre-Dame, et au recolt des souscriptions chez Mr. IGACE BOUCHER, Rue Ste. Thérèse.
Trois Rivieres, — chez J. B. LAJOIE, marchand.
Les personnes qui désireroient se charger de l'agence du *Fantasque* dans les campagnes, sont priées de nous le faire savoir.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais ou je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. 2.

Quebec, 13 Juillet, 1840.

No. 30.

MELANGES.

FAVILLA, OU AMOUR ET MARTYRE.

(Suite.)

Et la jeune femme, à demi-chrétienne, à demi païenne, prodigua à son amant des caresses tour à tour chastes et voluptueuses. Tous les deux curent à l'ave nir, et quand Eulvins se retira, en réfléchissant à ce nouveau culte qui avait en nobli sa maîtresse; l'air de la nuit lui sembla comme le souffle de ce nouveau Dieu, le parfum des arbres comme l'encens qui montait à lui, et la nature comme le temple qu'il habitait. L'ivresse où nageait son âme émit un pisme à travers lequel il croyait voir une joie continue, et si quelque inquiétude sur le sort qu'attendait les sectateurs du Dieu de Favilla vint troubler ses beaux rêves, il le repoussa comme un remords ou un souvenir pénible.

Arrivé sur les bords du fleuve, il siffla; un bûcher, s'étant approché, il monta dans sa barque, et arriva sur la grande côte dont les maisons rivalisaient d'opulence avec celles du côté de Fourvières.

Quand son amant fut parti, la jeune femme, hors d'elle-même, ivre de bonheur et de joie d'avoir conservé son amour, tout en étant chrétienne, se jeta à genoux devant une croix et pria.

— Bien, ma fille ! dit, en entrant par une porte secrète, un vieillard à grande barbe blanche, qui la trouva ainsi recueillie ; bien ! Vous avez besoin de prier pour que Dieu vous donne le courage de l'homme fort ; car les épreuves ne tarderont pas à signaler la foi qui vous anime. Bientôt l'injuste se soulèvera contre le juste. Je vous le dis, ma fille, avant que l'eau de cette clepsydra ait marqué la troisième heure du jour, la haine des impies se déchaînera contre nous.

Et la baisant au front : Pauvre enfant ! murmura-t-il, comment pourra-t-elle supporter les supplices qui nous attendent ?

— O mon père ! s'écria la belle Favilla en se relevant. J'aimerai le Dieu que vous m'enseigniez à cause de lui, et à cause de Dieu j'aimerai Fulvius.

— Ma fille, Dieu ordonne l'amour ; car l'amour vient du cœur de l'homme, Dieu l'a créé à sa gloire. Toute chaleur qui sort de ce foyer retourne à lui par la créature ; c'est le moyen dont il se sert pour gagner les âmes ; c'est l'encens qui lui est le plus agréable.

II.

Dans l'endroit où l'on trouve maintenant une église chrétienne appelée Ainay, l'on voyait autrefois un autel dédié à l'empereur Auguste par les soixante-deux nations des Gaulois, ayant par côté un vaste portique demi-circulaire, demeure des prêtres païens, et par devant un amphithéâtre destiné aux combats des bêtes, des gladiateurs, et aux disputes des rhéteurs. Sur l'emplacement où repose la belle basilique de Saint-Nizier s'élevait alors un bois presque aussi vierge que le sol asilé des apôtres et des sectateurs du Christ. Plus d'une fois, pendant que les victimes tombaient, le couteau dans la gorge, sur le marbre païen, des chrétiens, assemblés dans une crypto souterraine creusée au milieu de ce bois, entendaient avec recueillement la parole de leurs sages, et faisaient aussi des sacrifices à leur Dieu. Là, une religion consacrée par l'esprit et par l'imagination, qui s'éteignait dans le luxe de ses fêtes et les fumées de ses holocaustes : ici, une doctrine inspirée par le cœur et par l'âme, qui naissait simple et durable. D'un côté, des lèvres qui murmuraient ; de l'autre, des cœurs qui disaient : Mon Dieu ! Et à ce Dieu, on n'offrait pas du sang ou des victimes. Non ; les adorateurs du Christ, se regardant comme des confrères, promettaient de s'entraider, afin de se rendre heureux dans ce monde, afin qu'il n'y eût plus ni envie, ni cupidité, ni bassesse, ni orgueil insultant. O sainte volonté de ce premier âge ! ô enthousiasme vertueux de l'homme ! ô charité ! le ciel vous cherche encore sur la terre, et la terre est triste !...

Quelle est cette jeune femme aux pieds délicats et à la figure voilée qui, à cette heure de la nuit, descend du côté de Pourvières, marchant d'un pas timide, et pourtant marchant toujours, comme une jeune biche qui, pressée par la soif, s'avance d'un pas mal assuré, mais irrésistible, vers la source connue des bois, entourée par les chasseurs ? Pourquoi n'est-elle suivie que d'une seule esclave ? Elle va sans doute trouver son bien-aimé qui la recevra sur son sein, tremblant et éperdue ? Non, l'ardeur qui la soutient ainsi et la rend forte, c'est le zèle religieux. Elle ne s'achemine pas vers le seul pont qui fût alors jeté d'une rive à l'autre : elle craint la populace au milieu de laquelle il lui faudrait passer, et payée par les prêtres des faux dieux pour insulter les nouveaux religionnaires quand elle les voyait courir à leur conciliabule. Les bateliers seuls les prote-

graient. C'étaient eux qui le plus souvent les transportaient sur la presqu'île et les déposaient sur la grève près d'un arbre renversé. Un d'entre eux attendait la jeune femme. Elle entra dans la barque avec son esclave, et d'un bras vigoureux le nautonnier força l'eau à lui ouvrir un passage.

Pendant qu'il mêle au bruit de ses rames les notes d'une chanson gauloise, la jeune Fuvilla (car c'était elle), assise à la proue, méditait en son âme les saintes paroles du vieillard. Elle pensait aussi à son amant, à son beau Fulvius, suppliant la divinité qu'elle adorait de souffler dans le cœur du jeune Romain la même croyance, et de faire durer leur amour jusque dans l'éternité. L'esclave était couchée aux pieds de sa maîtresse, allant où elle allait, croyant ce qu'elle croyait, et attachée à elle comme l'ombre l'est au corps. Les étoiles brillaient au firmament comme elles brillent maintenant, et le fleuve, réfléchissant leurs petits points lumineux, paraissait rouler dans son sein des paillettes d'or. Au loin blanchissait, comme le lincoïl des spectres de la nuit, de marbre, des pulais, et partout régnait le vague et douteux silence d'une population endormie. A une légère oscillation qu'éprouva la barque, les deux femmes se levèrent. La terre était là; elles y posèrent le pied, et s'avancèrent furtivement vers le bois dont nous avons parlé.

Dans la sombre épaisseur de ce bois, sur les débris d'un autel druidique, la religion du Christ commençait à jeter des semences qui devaient bientôt féconder toute la Gaule. Au milieu d'une petite assemblée d'hommes, de femmes et de jeunes filles éclairées par la torche de résine, un vieillard, le plus illustre et le plus respectable des apôtres de ce nouveau culte, faisait entendre sa voix. Ses yeux levés vers la voûte du feuillage mobile à travers laquelle il voyait celle du ciel, il enseignait les mystères et les préceptes du christianisme à ces premiers croyans, et ceux-ci l'écoutaient avec le pieux recueillement de ceux qui veulent près du Très-Haut. Pothin les exhortait encore à soutenir avec courage les épreuves dont ils étaient menacés, à prier pour les frères qui dans quelques heures, au milieu du jour qui allait luire, seraient exposés à la voracité des bêtes féroces; et il leur disait: « Que cette doctrine idéale et pure que je vous prêche vous fasse aspirer vers Dieu; et vous purifie comme la fumée qui devient éther quand elle a atteint les régions du ciel. »

Ils s'oubliaient à chanter des cantiques; lorsque le jour se leva, ils n'osèrent sortir, car le peuple de Lugdunum s'était aussi levé, se rappelant qu'on devait livrer aux bêtes des chrétiens condamnés à mort par la jalousie des prêtres païens et par la haine du gouverneur. Déjà les maisons de la côte de St-Sébastien versaient leurs habitans sur la presqu'île, et leurs cris de joie, en passant près de l'asile des chrétiens, annonçaient à ceux-ci que le sang de leurs frères allait couler, tandis qu'une autre foule débouchant des rues de la colline de Pearvières se pressait vers le pont.

— A mort les chrétiens! criait, au milieu de cette presse, un valet du temple de Mercure.

— Ce sont des incestueux! disait un affranchi.

— Ils jettent des maléfices aux Césars et aux petits enfans! disaient d'une voix chérotante quelques femmes décrépites.

— Dites donc qu'ils mangent la chair des petits enfans! criait une jeune femme qui en tenait un dans ses bras.

— A mort! à mort! à mort! hurlaient toutes ces voix.

La fin au prochain numéro.

LE FANTASQUE,

QUÉBEC, 13 JUILLET, 1840.

A NOS SOUSCRIPTEURS DE LA CAMPAGNE.

Les personnes de la campagne qui ont payé quatre mois de souscription lors de notre dernière réapparition, ou qui ont reçu notre Journal depuis cette époque, sont prévenues, que leur abonnement finissait avec le numéro 28. Celles qui désirent continuer à le recevoir sont priées de nous faire parvenir le paiement des quatre mois qui commencent, sans quoi nous nous verrions obligés de ne plus leur transmettre notre feuille. Ceux qui veulent discontinuer devront nous renvoyer le numéro 29 et le présent.

A l'occasion de l'article de rigueur ci-dessus nous prendrons la liberté de dire à nos lecteurs, que, depuis notre réapparition, notre liste d'abonnés s'est graduellement convertie de noms qui nous rendent fiers de notre petite entreprise. Jamais, grâce à la résolution que nous avons été forcés de prendre, de n'envoyer le *Fantasque* qu'aux souscripteurs exacts; jamais, disons-nous, notre feuille n'a donné de plus belles espérances. Mais aussi pour qu'elles se réalisent, il faut que nos lecteurs éloignés mettent une main sur leur conscience et l'autre à leur gousset; car s'ils veulent exiger de la ponctualité de notre part ils doivent nous en donner l'exemple. Nous n'aimerions pas à en venir à la désagréable nécessité de suspendre l'envoi de notre journal, aussi laissons-nous à la délicatesse de nos amis le soin de leur dicter leur devoir, car il nous fatigue autant de demander de l'argent que de n'en pas recevoir. On n'imagine pas, au loin, les déboires qui abreuvent les propriétaires d'un journal, obligés sans cesse de jeter un regard sur la liste de leurs abonnés récalcitrons ou retardataires. Ils doivent tout payer comptant, et en sommes rondes, papier, encre, caractères, loyer, main-d'œuvre, etc., etc., tandis que le remboursement ne leur vient que par grâces et irréguliers montants. Le boucher, le boulanger, le jardinier se font payer comptant; faudra-t-il que celui qui sert les mets intellectuels soit le seul négligé? On en conçoit sans peine l'injustice. Si le *Fantasque* n'est pas rendu sur la table du lecteur à l'heure accoutumée, ce ne sont que mots impatients, que reproches à ce paresseux de *Fantasque*, à ce négligent de *Fantasque*, à ce fantasque de *Fantasque*. Qu'on se figure donc la mine que nous faisons, nous, lorsque le Samedi (jour néfaste pour les payeurs) notre messenger revient de la poste ou de sa tournée de perception et que posant un paquet de comptes non acquittés il nous adresse ses désespérantes raisons: Point de lettres à la poste.—Mr. un tel, à la campagne.—Mr. un tel, paiera Lundi.—Mr. un tel, trop occupé.—Mr. un tel, pas trouvé.—Mr. un tel, pas de change.—Mr. un tel, dit ne pas devoir.—Mr. un tel, enverra au bureau.—Mr. un tel, dit un paquet d'injures contre le journal.—Mr. un tel, aurait payé si on ne lui avait pas envoyé de compte.—Mr. un tel a payé quinze sous en attendant. Voilà cependant ce qui paraîtra nouveau aux lecteurs, mais à quoi nous serions accoutumés s'il était

possible de s'habituer à vivre sans manger. Il est un revers à la médaille, il est vrai, heureusement que c'est le plus large. Nos souscripteurs irréguliers doivent donc remercier ceux qui paient correctement; car, sans eux, ils n'eussent point joui de la lecture de notre feuille. Nous osons croire que le présent article nous exemptera de faire à nos abonnés de la campagne particulièrement, l'envoi de leur compte; ce qui leur occasionnerait des frais de poste inutiles. Nos agents sont priés de nous faire parvenir au plus tôt les sommes qu'ils pourront avoir reçues. Si les lecteurs de journaux voulaient seulement entendre ils sauveraient bien des embarras aux propriétaires. Exemple: la place qu'occupent les lignes ci-dessus est volée aux bons abonnés.

— 0 — 0 —

SIFFLER MERLE!

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur nos têtes?

(Oreste)

— Mr. Poulet Thompson n'est pas si bête qu'il en a l'air en s'opposant de toutes ses forces à l'exportation des bois du Canada; il a raison, car si le gaillard se propose de revenir parmi nous, il n'en restera pas trop pour faire des sifflets.

— A son retour en Angleterre Mr Thompson se propose d'abandonner la politique. Il reprendra sa première vocation; il se mettra marchand, — marchand de sifflets sans doute, car il doit en avoir à revendre.

— Aux prochaines élections le cri de ralliement sera: A bas le monopole des sifflets!

— Mr. Thompson se plaint qu'on ne veut pas l'écouter — on ne lui a cependant pas coupé le sifflet.

— Le *Mercury* dit que son Excellence emporte les vœux de tous les loyaux. Quant à moi, je ne vois pas qu'il ait emporté autre chose que les sifflets unanimes des Canadas.

Lundi dernier, aussitôt que nous eûmes lancé notre journal au public, nous pensâmes de quelle utilité il pourrait être au pays si nous pouvions le faire parvenir au Gouverneur Poulet Thompson, puisqu'il pourrait l'induire à ne point remettre le pied parmi nous. En conséquence nous allâmes nous adresser au capitaine Simon dont la célèbre goélette pouvait servir à remplir nos vues. Avec cet amour du bien public qui l'a toujours distingué, il se prêta merveilleusement à nos intentions, et en un instant il était à la voile muni d'un numéro de notre journal. La vélocité de l'embarcation ne tarda point à rattrapper le fameux *Unicorn*, et le *Fantasque* fut remis à notre Poulet qui, l'ayant lu et relu plusieurs fois, mit la main à la plume et traça à la hâte la petite missive suivante, dont nous donnons la traduction; elle nous fut rapportée par le même impayable capitaine Simon et son aimable goélette:

Monsieur l'homme d'État du *Fantasque*!

C'est avec beaucoup de plaisir que je vous témoigne ma reconnaissance la plus vive pour la complaisance que vous avez mise à me faire parvenir aussi promptement votre intéressant et important numéro du 6 courant. La lettre de l'ex-sous-intendant de la Police de Montréal surtout, m'aurait plu infiniment, si elle ne donnait à entendre que j'ai destitué ce fonctionnaire pour de futiles raisons; ce qui pourrait me nuire considérablement en Angleterre où l'on est fort particulier sur cet article-là. Apprenez, monsieur le censeur effréné, que ce ne sont pas des vétilles qui m'ont fait déplacer Mr. P. E. Leclère; ses fautes sont graves; vous allez en juger par vous-même. Monsieur Leclère est Canadien!

voilà déjà une raison qui pourrait au besoin me dispenser de vous en donner d'autres ; mais en votre considération je veux bien vous les détailler. Mr. Leclère, dis-je, est Canadien ; il a su s'attirer le respect de tous ses compatriotes, la considération de tous les partis, et l'amitié d'une foule de personnes respectables. Or, je vous le demande est-il possible de garder un pareil homme à la tête d'une institution comme celle de la Police ? Ne serait-il pas urgent d'y mettre au contraire, un être universellement détesté et méprisé. Voilà qui saute aux yeux. Lorsqu'il s'agissait de faire quelque arrestation, Mr. Leclère avait la sotte précaution de ne vouloir arrêter, autant que possible que des coupables, et cela encore avec des ménagements qui eussent fait honte à la plus humaine des Polices. Sur le banc, il rendait des jugements qui inspiraient plus de confiance même que ceux de nos juges, enfin il était devenu intolérable. Mais ce ne sont pas là seulement les raisons qui m'ont décidé à démettre Mr. Leclère : il fallait faire de la place pour Mr. Coffin. — Mais, me direz-vous, qui est ce Mr. Coffin, qu'il est si nécessaire de le placer ? — Mr. Coffin, monsieur, est un jeune homme qui a le mérite d'être le cousin de la première femme du procureur-général Ogden et qui a l'agrément d'être neveu de l'honorable Coffin des Trois-Rivières, et qui a le génie d'être cousin du greffier de cette même ville, et qui a la capacité d'être neveu de feu l'amiral Coffin, puis enfin qui possède le talent transcendant d'appartenir à cette grande famille des Coffins dans lesquels vont s'ensevelir de tems immémorable un bon lot des deniers de la Province. Or monsieur, vous voyez qu'il était de toute nécessité de placer un personnage qui réunît autant de qualités. — Il lui fallait d'abord une sincère et une sincère bien payée ; j'ai inventé la place de surchef de police, qu'en dites-vous ? C'est une grande économie il fallait bien récompenser l'emploi dangereux de chef de la police j'y mets Mr. Coffin ; à qui je donne seulement douze cents louis pour la peine d'accepter sa commission, je relègue Mr. Leclère avec trois cents misérables louis dans quelque coin du pays où l'on oubliera ses vertus embarrassantes et je place en même tems l'adorable colonel Guy qui commençait à moisir à la campagne ! Vous voyez que je fais d'une pierre quatre à cinq coups et encore vous n'avez pas l'air content.

Veuillez, Monsieur l'homme d'état, corriger dans votre prochain numéro la fausse impression qu'aurait pu produire votre précédent : vous aurez acquis par-là l'estime et la reconnaissance de celui qui n'a pas plus de rancune qu'un

POULET THOMSON

Ce 8 Juillet, à bord de l'*Unicorn*,

en vue des brouillards du St. Laurent

OH ! LES COQUINS DE TANKEES !

J'eus, il y a quelques jours, une conversation avec un impie d'américain au sujet des démonstrations publiques du Canada en général, et particulièrement au sujet de *l'Auto-da-fe* des Trois-Rivières. Il m'expliquait aussi clairement qu'il lui fut possible en parlant du nez, comment l'incendie en effigie des honorables Thompson et Stuart ne devait servir à rien autre chose qu'à faire honneur à ce dernier en le mettant au rang de l'autre : — Si encore, me disait-il en clignant de l'œil, vous aviez assimilé entièrement Steart au Poulet, les choses n'eussent été qu'à demi mal faites. — Comment, que voulez-vous dire ? — Oui, il fallait en faire aussi un poulet, il fallait l'emplumer, c'est-à-dire le plonger tranquillement dans un tonneau de goudron, le sortir de là avec beaucoup de précau-

tions, puis le rouler dans un lit de plume, ce qui lui aurait donné un air farceur inaccoutumé.—Mais, lui dis-je, n'avez-vous nulle honte de mépriser ainsi le droit des gens, de braver la puissance des lois jusques chez ceux qui l'ont en mains.—Peut, peut! raisonnements de fous que cela. Si un juge-en-chef avait, aux Etats, le talent de déplaire aussi universellement au peuple que l'a fait votre Stuar, voilà long tems que nous lui aurions fait passer l'envie et l'audace de se montrer. Il faut bien puisqu'un fonctionnaire juge le peuple que celui-ci juge à son tour le fonctionnaire, avec cette différence que le peuple ne se fait pas payer pour ses services. Aux Etats, nous avons le bon sens d'emplumer ceux qui veulent nous plumer. Nous sommes généreux, comme vous voyez.—Mais, audacieux, comment pourriez-vous vous décider à commettre un aussi grand crime que celui de mettre la main sur le dépositaire de la justice de la reine..... c'est-à-dire du peuple-souverain, comme vous dites par chez vous.—Rien de plus facile : nous nous mettrions une douzaine de bons drilles, bien décidés et surtout bien masqués afin d'éviter certains désagréments avec la justice qui n'entend pas raillerie et qui, de plus, est fort jalouse de cette façon péremptoire et très économique de rendre des jugements.—Arrière, dangereux serpent! éloignez-vous de moi, sans quoi je me verrai dans la nécessité d'aller faire ma déposition chez un juge de paix afin de vous faire obtenir ce que vous méritez. Serait-ce pour me tenter que vous m'avez tenu cet insinuant langage ; pour m'induire à suivre vos perfides conseils ? apprenez, monsieur l'Américain, que nous ne sommes pas sur le sol de la licence et de l'anarchie ; non, monsieur, nous avons le bonheur de vivre sur la terre classique du chou, de la pomme de terre, du hareng et du bon Gouvernement ; nous le chérissons et nous l'aimons, le bon Gouvernement, bien entendu. Apprenez que nous ne voudrions point deshonorer le goudron canadien en y plongeant un James Stuart ; non je me trompe... nous ne voudrions pas honorer un juge-en-chef en le plongeant dans le goudron... nous abandonnons de bon cœur ces vils moyens à nos vauriens de voisins, à nos coquins, à nos scélérats à nos infâmes voisins, à nos... mais la colère épouvantable qui m'avait mis ce diablo d'Américain avec ses insidieux conseils me fit perdre presque connaissance ; quand je revins à moi il était parti. Bien lui en prit, car je me serais jeté sur lui et dieu sait ce qu'il en serait advenu !

MIEUX VAUT TARD QUE JAMAIS.

En mentionnant dans notre précédent numéro l'arrivée à Québec de son Excellence Poulet-Thompson-le-bien-sifflé, nous avons oublié certain petit épisode dont nous n'aimerions pas à faire sentir toute l'importance. On sait qu'au quai de la Reine il fut reçu à sifflets ouverts par une foule de cinq personnes et de quelques imbéciles sans compter Sir James MacDonell et son escorte. Au moment où le cortège arrivait près de l'escalier de la Basse-Ville, une pauvre femme laissa tomber certaine pièce de vaisselle qu'elle portait sous son tablier et que je me dispenserai de nommer. Quelques farceurs de commis poussèrent à cette vue de joyeux hurras, dont la pauvre vieille était toute confuse. Le grand personnage qui n'est pas si particulier et qui guettait les acclamations au vol tira son chapeau et se mit à saluer de tout son bras. C'est alors que des cris aigus, des rires et des sifflets redoublés vinrent lui apprendre qu'il s'était trompé. Cela ne l'étonna cependant point, car il commence à s'y faire. Il prit donc tranquillement possession du palais de l'évêché dont les vicissitudes paraissent ne devoir jamais finir, puisqu'après avoir servi de *parlement* aux par-

vres Canadiens, de palais de Balthazar à Durham, de caserne pour parquer les volontaires, d'hôpital pour guérir les côtes et autres parties contusionnées des malheureux soldats revenus du Haut-Canada, et de *poulailler* pour le Poulet à Tonson, il vient encore de se transformer en maison de sous à l'occasion du séjour du fameux Sir Richard Jackson.

FANS COMPARAISON.

Le Canada change de gouverneurs comme on change de chemise, avec cette différence qu'un changement rafraîchit, reconforte, délecte, tandis que l'autre incommode, fatigue et n'amène aucune amélioration, sous le rapport de la propreté, dans les affaires publiques. A peine un illustre personnage disparaît-il qu'un autre illustre personnage montre le bout du nez; c'est comme une lanterne magique, excepté que c'est un peu plus cher et beaucoup plus bête. A propos, connaissez-vous notre illustre gouverneur actuel?—C'est l'illustre Sir Richard Jackson.—Où diable a-t-on pêché cet illustre Sir Richard Jackson?—Connais pas.—Et vous?—Connais pas.—Et vous?—Connais pas, connais pas.—Ni moi.—Ni moi.—Ni moi.—Comment vous ne connaissez pas l'illustre Sir Richard Jackson?—Non.—Personne ne connaît l'illustre Sir Richard Jackson qui s'est distingué en mille occasions par la grâce avec laquelle il livre bataille à une dinde aux truffes, et l'audace avec laquelle il vous passe des bataillons..... en revue?—Non.—Eh bien il faut apparemment que ce soit un gouverneur qui va nous gouverner *incognito*.

COCASSE COMME A L'ORDINAIRE.

Le *Mercury* nous annonce sans rire le moindrement du monde que son Excellence Poulet Thompson fut reçu à Kamouraska au bruit des acclamations de quatre à cinq cents personnes. Il y avait probablement aux environs du lieu de débarquement quelques malheureux troupeaux de vaches, ou de moutons qui auront fait entendre plusieurs bêlements et quelques tristes mugissements, pour exprimer leurs sentiments divers à l'arrivée parmi eux d'un illustre animal domestique. L'entourage du Poulet n'aura pas manqué de lui faire croire que c'étaient là des cris de joie à la façon des natifs de Kamouraska.

AUX CORRESPONDANTS.

S'il nous prend quelque jour la fantaisie de vouloir révolutionner le Canada, nous essaierons de lever une armée patriote; mais nous éviterons soigneusement de la composer de *barres* de la trempe du jeune L. G. D. Ce courageux critique nous a fait parvenir une communication des plus innocentes et des plus fades sur l'*auto da-fé* des Trois-Rivières. Le lendemain il nous adressa "en toute hâte" et par le bateau-à-vapeur une contre-dépêche, nous priant de ne point insérer sa lettre, vu qu'il craint "d'indisposer son Excellence." Pauvre enfant! il fait quelque chose de plus salé pour cuire notre poulet. L. G. D. a pris deux peines inutiles. D'abord, de nous écrire sa première lettre, puis d'expédier sa seconde, car nous avons déjà relegé l'autre dans le panier aux sottises.

UNE TUCQUE BLEUE DU SUD devra nous envoyer *dir-huit* sous francs de port si elle désire voir son épigramme estampée. C'est ce que nous avons déjà payé pour la lire.

UN ACCRÉNTI a certainement droit à une place dans notre feuille, mais c'est avec regret que nous nous voyons forcés de le remettre au prochain numéro.

L'exercice mensuel des POMPIERS DE LA SALAMANDRE, aura lieu VENDREDI prochain, 17 du courant à 7½ heures du soir.